

Famille et modernité occidentale

Anthony Giddens (1991) : La transformation de l'intimité

Fiche de lecture réalisée par Jean-Marie Pillon (ENS Cachan)

GIDDENS Anthony (1991), *La transformation de l'intimité. Sexualité, amour et érotisme dans les sociétés modernes*, traduit de l'anglais par Jean Mouchard, Paris, La Rouergue/Chambon, 2004, 265 p.

Dans cet ouvrage Giddens revient sur les thèses de Foucault sur la sexualité pour les amender et les prolonger à la lumière des évolutions récentes qui ont touchées la sphère privée.

Ce texte propose une analyse sociologique de deux phénomènes peu étudiés par la littérature, le sexe et l'amour, en tant que faits sociaux situés (notamment historiquement et géographiquement) et susceptibles à ce titre d'évoluer. Ces évolutions sont traitées dans une perspective quasi-weberienne dans la mesure où Giddens présente les conséquences sur la société d'évolutions sociales plus microsociologiques, issues du cœur de l'intimité.

Du point de vue de la méthode, Giddens prend au sérieux ce qu'il appelle la presse de « self help », en tant que source, ainsi que la psychanalyse, en tant que forme de connaissance. Dans la mesure où le sur-moi et l'ensemble des cadres psychologiques sont issues de la socialisation, les évolutions des névroses et des troubles du comportement sont signifiantes du point de vue sociologique.

Si Giddens revient sur les critiques de Foucault du point de vue des sources, son analyse souffre apparemment des mêmes lacunes. On se demande parfois à la lecture de l'ouvrage sur quoi il peut bien fonder ses propos, même si par des procédés d'écriture qui ne sont pas que rhétoriques (plus souvent logique voire « de bon sens ») il parvient la plupart du temps à fonder l'utilisation de sources « problématiques » du type littéraires, ou journalistiques. Ces limites peuvent être envisagées comme découlant de la cible de ce travail, qui vise explicitement à toucher le grand public ce qui pousse l'auteur, d'une part à élaguer tout jargon (ce qui n'est pas un mal en soi) et d'autre part à ne citer les travaux qu'il utilise que dans d'austères notes reléguées à la fin de l'ouvrage et difficilement accessibles sous peine de perdre le fil de la démonstration. Aucun n'entretien n'a présidé à l'écriture de ce livre, c'est davantage un travail d'archive et de retour sur d'autres travaux plus empiriques.

La thèse principale de l'ouvrage est de souligner la victoire des femmes dans l'intimité. En d'autres termes c'est la fin des sphères séparées et le sexe a aujourd'hui une place centrale dans le couple, phénomène qui est nouveau.

I. Le sexe

Si tous les êtres humains ont un sexe, ils ne s'en servent pas tous de la même façon. C'est à proprement parler un fait social culturellement civilisé. Le XIX^{ème} siècle a fait beaucoup pour essentialiser des éléments indispensables au maintien de la société bourgeoise, alors même qu'ils constituaient une conception arbitraire du sexe. En effet la doctrine des sphères séparées, distinguant la licence masculine de l'interdit féminin supposait une inégalité profonde vis-à-vis de la sexualité, jusqu'à nier le désir féminin. La post-modernité offre bien au contraire une forte liberté aux individus. Bien plus la réflexivité

qui caractérise cette composante de la vie sociale témoigne que le sexe n'est pas une donnée mais se cultive. C'est une caractéristique malléable du soi.

A. La sexualité épisodique

C'est un type de sexualité qui a avoir avec le mariage bourgeois dans la mesure où il caractérise la sexualité, en passant, des hommes, ne pouvant pas se réaliser au sein de l'intimité dévolue à la procréation. Ce type de sexualité suppose une certaine compulsion des hommes pour le sexe mais aussi un cloisonnement concret entre la sphère de stabilité et celle où se déroulent l'activité sexuelle. Les hommes pouvait autrefois de manière acceptable articuler une vie conjugale harmonieuse avec des aventures sexuelles « confinées » dans le registre de la sexualité épisodique. Ce type de sexualité se caractérise par des rencontres impersonnelles et éphémères.

Elle s'exprime aujourd'hui à travers la pornographie qui met en scène la complicité des femmes, leur caractère d'objet, tout en éloignant l'intimité. C'est pour Giddens le retour du phallus, la domination masculine en acte, et la soumission de la femme et de son plaisir au pouvoir de l'homme. La pornographie, si elle s'attache avant tout à décrire l'extase féminine, n'a pas pour but de comprendre ce désir, mais bien au contraire de le présenter comme tout aussi épisodique que celui de l'homme. Elle permet au spectateur d'envisager la sexualité à partir de ses propres représentations.

Cependant Giddens rappelle avec pertinence que cette sexualité de la compulsion sexuelle n'est en rien naturelle dans la mesure où elle a trait au pouvoir. Dès lors il peut exister une sexualité épisodique des femmes, qui peuvent « tirer profit de ses caractéristiques défensives », défensives vis-à-vis de l'intimité. Bien plus, l'auteur analyse ce type de relation, lorsqu'elles tendent vers la sexualité plastique, comme permettant d'offrir une forme « positive » d'expérimentation quotidienne. En effet, coupées de ses caractéristiques compulsives, la sexualité épisodique offre une relation où le goût sexuel est le seul déterminant, et procure aux partenaires d'un instant plaisir et satisfaction. C'est un dépassement de l'assujettissement que l'on rencontre avant tout dans la sexualité épisodique homosexuelle. Et Giddens de conclure : « Aussi essentielle qu'elle soit au règne du phallus, il n'est nullement certain que la sexualité épisodique soit incompatible avec les normes émergentes de la relation pure ».

B. La sexualité plastique

Giddens souligne à propos de la sexualité plastique la modernité du personnage de Casanova. Ni polygame ni sultan, ce séducteur faisait du sexe une quête pour la construction du soi. Ce n'est que la vieillesse et l'impotence qui l'arrêtèrent dans sa course et non pas une quelconque sagesse. Cependant cette collection d'expérience n'était pas dénuée d'amour mais bien constituée de réelles affinités et se développait surtout loin de tout mépris pour la gente féminine. Simplement il fut incapable d'en aimer une seule.

Lors des quarante dernières années s'est opérée une « révolution sexuelle » caractérisée par la conquête par les femmes de leur autonomie, et par l'épanouissement de l'homosexualité. Cette révolution a matérialisé la « sexualité plastique », sexualité décentrée, affranchie des contraintes de la reproduction. Issue des comportements malthusiens des familles dès la fin du XVIII^{ème} siècle dans certains milieux, elle a connue son plein essor avec la diffusion des moyens modernes de contraception. Elle libère symboliquement l'acte du règne du phallus et pratiquement de « la présomptueuse importance que s'arroge l'expérience masculine ». Cette forme de sexualité peut dès lors être envisagée comme un trait de la personnalité, une forme parmi d'autres de l'exploration de soi-même. Dans sa forme la plus pure elle permet une réconciliation entre les sexes dans la mesure où l'acte y est affranchi des dominations extérieures. Bien plus les pratiques telles que le sado-masochisme tendent à neutraliser l'agressivité en la transformant en un fantasme qui s'exerce dans le cadre mutuellement consenti d'une pratique bordée. Ainsi tout un ensemble de pratiques envisagées auparavant comme étant de l'ordre de la perversion apparaissent aujourd'hui comme des formes légitimes de l'expression et de la construction de l'identité personnelle. Ce processus d'affirmation de soi est fondamentalement réflexif comme en témoigne l'ampleur de la littérature dite de « self-help » vouée à conseiller techniquement les individus quant à leur vie sexuelle. A l'inverse de la sexualité épisodique, qui caractérise des rencontres sans liens ni engagement, la sexualité plastique peut se développer au sein de l'intimité, elle est même soutenue par cette dernière. Comme on le verra plus tard, le développement de nouvelle forme de relations amoureuses place le sexe au cœur de la vie à deux. En effet, la satisfaction émotionnelle de l'autre et de soi étant aujourd'hui la raison principale qui préside à la constitution d'unions, il n'y a plus de distinction entre d'un côté quelques femmes porteuses de l'ars erotica afin de satisfaire la sexualité épisodique des hommes et de l'autre le foyer où attendent les mères. Tout un chacun, hommes et femmes, est porteur de ces savoirs faire et les développe au sein du couple.

Cependant il existe une forme de souffrance plutôt masculine associée à ce type de sexualité. A mesure que la phallus devient pénis, se manifestent de réelles anxiétés quant à la puissance exercée sur la partenaire. Cela provient du fait que la domination masculine n'a pas encore tout à fait disparu du point de vue des hommes et qu'ils l'affirment avant tout dans le domaine de la sexualité, tout en étant pour autant profondément dépendant émotionnellement des femmes. Dès lors l'échec à « être un homme » apparaît comme profondément dangereux pour l'identité personnelle et partant pour l'avenir de la relation.

II. L'amour et l'intimité

A. « *L'amour passion* » (en français dans le texte)

Exprime une relation d'ordre intrinsèque entre l'amour et l'attachement sexuel. Il se caractérise pas une urgence qui l'écarte d'emblée des routines quotidiennes avec lesquelles il tend à entrer tôt ou tard en conflit. La charge émotionnelle qu'il suppose peut amener un individu à passer outre ses obligations les plus ordinaires. L'amour passion est fondamentalement ancrée dans la pulsion érotico-sexuelle. A priori Giddens reste donc complètement indigène, mais il va ensuite tirer les conséquences sociologiques d'un tel attachement. En effet il souligne que ce type de relation apparaît extrêmement dangereux pour l'ordre social et les devoirs qui s'y attachent. C'est la raison pour laquelle la plupart des cultures le considère incompatible avec le mariage. A l'époque prémoderne, cette forme d'amour avait tendance à être envisagée comme une passion parmi d'autres et partant à être empreinte de discours religieux. De nos jours l'analyse de l'amour passion tend à être réduite au seul domaine sexuel et même dans ce cadre on tend à lui imposer le silence. L'embarras qu'observe Giddens vis-à-vis de cette passion sexuelle vient selon lui du fait que la passion est aujourd'hui classée dans le domaine de l'addiction.

B. *L'amour romantique*

Forme d'attachement développé et diffusé au XIXème siècle à partir de la bourgeoisie. Ce type de relation présuppose qu'il est possible de nouer avec autrui un lien émotionnel durable sur la seule base des qualités inhérentes à ce lien même. L'idée de « romance » vient du fait que cette relation tend à insérer le soi et l'autre dans une narration personnelle ne faisant pas référence à des processus sociaux plus larges. Il a amené à distinguer la relation conjugale de l'ensemble plus large des relations familiales jusqu'à primer sur ces relations, y compris vis-à-vis de celles concernant les enfants. Conjugué à des comportements malthusiens, le développement de l'amour romantique et son inscription dans le foyer, séparé fondamentalement de la sphère du travail, a permis aux femmes de dissocier la sexualité de l'enchaînement fatal et monotone des grossesses. L'amour romantique associe au contraire amour et liberté. Elle tient à une forme de raison, à la capacité de contrôler son avenir. Giddens envisage l'idée selon laquelle cette amour romantique serait un complot masculin pour enchaîner les femmes au rêve. Mais l'auteur considère cette analyse trop fragile dans la mesure où la diffusion de ce type de relation, à travers les romans d'amour a avant tout été le fait des femmes elles-mêmes.

La démonstration de Giddens est sur ce point très intéressante. Tout d'abord il décrit la doctrine des sphères séparées. Par l'intermédiaire de l'invention de la maternité se constitue une vision selon laquelle les deux sexes seraient naturellement distincts, la femme étant avant toute chose épouse et mère, vouées à rester dans le foyer, leur univers. Cependant, du fait d'un replis sur la sphère privée marquant la fin du XXème siècle, on constate une requalification des femmes car maîtresse du foyer, et une injonction faite aux hommes de reprendre à leur compte les valeurs féminines. En effet l'amour romantique constitue une remise en cause de la « virilité » dans la mesure où il est lié aujourd'hui avec le développement de ce que Giddens appelle la « relation pure ». Il lui est lié chronologiquement d'abord, parce qu'il le précède mais aussi fondamentalement dans la mesure où c'est au sein de l'amour romantique qu'apparaissent les cadres de la relation pure. Enfin la « relation pure » se distingue de l'engagement bourgeois du fait de contradiction profonde. En effet, l'amour romantique qui se caractérise par l'égalité des émotions suppose une profonde inégalité sexuelle du point de vue du pouvoir. Le passage de l'amour romantique à la relation pure se fait par l'intermédiaire de l'émergence d'une nouvelle forme d'amour, l'amour convergent.

C. *L'amour convergent*

C'est un type d'amour qui s'oppose au « pour toujours » et à l'unicité du partenaire pour privilégier la « relation spéciale ». Il présuppose l'égalité la plus stricte en terme de donation et de réception émotionnelle. Il se développe au sein de l'intimité, ce qui tend à dévaluer l'image de l'homme séduisant comme froid et inaccessible. Les hommes sont tenus de se dévoiler émotionnellement et ainsi à se montrer vulnérables. La connaissance des caractéristiques les plus intimes d'autrui jouent un rôle central, en mettant en marche un processus de confiance réciproque.

D. *La relation pure*

Giddens pointe tout d'abord le fait que la notion de « relation » envisagée comme un lien durable de proximité émotionnelle entre deux individus n'est entrée que récemment dans le langage courant. La relation qualifiée de « pure » est dans cette perspective une relation de stricte égalité sexuelle et émotionnelle porteuse de connotations explosives vis-à-vis des formes préexistantes du pouvoir tel qu'il était traditionnellement réparti entre les deux sexes. L'idée de pureté n'a ici aucun lien avec la « pureté » sexuelle. C'est une relation sociale qui est entamée pour elle-même, ou plus particulièrement pour la satisfaction que chacun des individus compte retirer de son rapprochement durable avec l'autre. Ce type de relation a selon l'auteur peu à peu remplacé le mariage dans la relation qui était tissée entre l'amour et la sexualité. La relation pure induit une promesse d'intimité, et se fonde sur deux évolutions fondamentales, l'émancipation féminine d'une part et la sexualité plastique d'autre part. Il est important en cela de la distinguer de la relation de dépendance. Si injonction est faite aux membres des sociétés occidentales modernes de tisser une telle relation c'est avant tout parce que le développement du soi apparaît aujourd'hui comme une priorité. La satisfaction qu'elle porte est envisagée sur le long terme, et dans une certaine liberté de choix. L'autre est alors recherché dans ce qu'il a de particulier, loin de tout désir de transformation. Bien plus, chacun se soucie ici de l'autre et de son développement personnel. Giddens construit cette définition à partir de la littérature psychologique, et envisage bien sûr la naïveté d'une telle analyse. Cependant, il souligne que le développement d'un tel discours sur la « relation » témoigne d'une transformation profonde de l'intimité. L'auteur qualifie cette transformation dont la description est l'objet du présent ouvrage de « démocratisation de la vie quotidienne ». Mais cette démocratisation ne tient pas d'une simple libération, elle se trouve porteuse d'un contenu propre, ce n'est pas la simple fin de la domination, c'est le début d'un processus singulier.

Au-delà du discours psychologisant sur le soi dont cette notion est porteuse, le cœur sociologique de la réflexion de Giddens sur la « relation pure » se fait jour avec la prise en compte des contradictions du modèle qu'elle induit. Afin de décrire ces tensions, Giddens adopte une méthodologie assez pertinente et envisagée par lui comme webérienne. En effet afin de contrôler les effets encore palpables de la domination masculine sur les relations conjugales, il réfléchit ici à partir de l'exemple des lesbiennes. (Les matériaux réunis par l'auteur sur le sujet concernent une enquête par questionnaire réalisée de 1972 à 1976 auprès de 3500 femmes provenant de toutes les régions des Etats Unis et dont 11% n'entretiennent de relations qu'avec des femmes et 7% de façon occasionnelle). Les couples lesbiens se caractérisent en effet par leur grande fragilité. Non pas que la psychologie homosexuelle les prédispose à une plus importante errance, mais bien que l'absence de cadres institutionnels tels que le mariage donnerait toute sa mesure à la liberté qui fonde la relation pure, il n'y a pas de règles. Cependant, la particularité homosexuelle n'est pas absolue sur ce point, il ne font qu'expérimenter en pionner ce qui est de plus en plus le lot commun des couples hétérosexuels. A l'inverse du mariage traditionnel qui donnait de fait et après confession un cœur tout neuf aux jeunes époux, la « relation pure » se fonde sur une coupure illusoire avec le passé et avec les engagements similaires mais antérieurs. L'illusion provient du fait que la relation est en fait imprégnée de ces divers épisodes précédents. Dans ces conditions, la rupture apparaît comme un bouleversement dans la mesure où non seulement le soi est aujourd'hui ancré dans la relation avec l'autre ce qui induit une remise en cause du soi, mais surtout dans la mesure où le masque tombe quant à la prétendue éternité de l'engagement. Les lesbiennes en particulier sont amenées à travailler sans cesse à la consolidation d'un couple dont les fondations peuvent s'ébranler à tout moment. Ainsi Giddens décrit une relation où chacun doit faire « comme si » il se donnait à jamais en totalité à l'autre, tout en sachant d'une part qu'il y a eu un avant, qu'il y aura vraisemblablement un après, et d'autre part que l'autre peu délibérément et librement se retirer de l'affaire de façon pleinement unilatérale. Or c'est de ce gouffre que provient la souffrance moderne selon l'auteur, de la nécessité d'un engagement sans réserve dans une relation sans acquis. La relation pure, raisonnée et tissée d'investissement pour le développement de son soi et de celui du partenaire constitue un pari car elle ne préjuge pas d'un capital acquis pour l'avenir. La rançon est bien souvent payée en monnaie de singe.

Comment se développe alors la confiance dans une relation aussi précaire ? Elle se développe sur la base de l'intimité. C'est là encore un pari sur la capacité d'autrui à agir en totale intégrité. C'est la raison pour laquelle même dans des relations plus lâches comme la relation pure, la monogamie tend à s'imposer, car parce que jugée souhaitable par les deux partenaires pour des raisons culturelles, elle constitue un gage de confiance. L'intimité tient avant tout à la manifestation ouverte dans la sphère privée de ce qui demeure dissimulé vis-à-vis de l'extérieur. Il apparaît alors que les difficultés masculines à se donner et à communiquer seraient à l'origine de la constitution par les femmes de cercles d'amies privilégiées où tout est dit. Ce serait un espace où le manque de signes distinctifs attendus par les femmes de leurs amants seraient palliés. Mais de manière générale, l'histoire commune d'un couple tendrait à façonner des identités proches permettant de se reposer sur la relation.

Il existe toutefois malgré la liberté et l'égalité théorique de la relation pure des différences sexuellement situées. Bien loin de constituer un pacificateur les exigences normatives de la relation pure peuvent amener à exacerber les tensions entre les sexes. L'émancipation féminine ne se serait en fait pas véritablement doublée d'une libération masculine vis-à-vis des cadres du modèle des sphères séparées. En effet, les hommes ne se seraient pas départis de l'injonction à « agir comme un homme » qui se maintiendrait de la plus forte des façons y compris par l'intermédiaire des femmes. Comme le dit une source de Giddens, quelle serait l'attraction d'un homme dépourvu de travail, de statut social et de pouvoir ? Les femmes de leur côté seraient laissées seules par des hommes ayant rompu le pacte traditionnel qui leur laissait le champ libre dans le monde du travail en contrepartie de la sécurité des leurs sans pourtant aujourd'hui offrir aux femmes la possibilité de conquérir ces places qui permettent l'autonomie financière. Pour ces dernières le développement de la norme d'autonomie est un jeu de dupes puisqu'elle n'ont ni les mêmes besoins du fait de la maternité, qui se maintient comme norme, ni les mêmes moyens du fait de l'inégalité économique.

III. La psychanalyse

Anthony Giddens propose une analyse sociologique de l'intimité et des relations sexuelles particulièrement intéressante dans la mesure où elle ne s'oppose pas aux approches psychanalytiques. La psychanalyse est envisagée comme un corpus de connaissance situé (notamment historiquement) qui a sa pertinence à condition d'en relativiser les résultats sans les dévaloriser. Cette perspective permet de dépasser l'essentialisme freudien et de montrer en quoi les évolutions récentes de l'intimité permettent d'amender le modèle.

La psychanalyse en générale et la psychanalyse freudienne en particulier tendent à essentialiser les différences de sexe. Giddens adopte avant tout une perspective genrée en soulignant les constructions dont les deux sexes font l'objet. Ainsi, il rappelle que chez Freud le garçon a très tôt conscience de sa sexualité dans la mesure où ses organes génitaux sont apparents, ce qui lui offre une source de stimulation érotique. Cependant cette extériorité induit une concurrence vis-à-vis du père quant à la virilité et à la capacité de « posséder » sexuellement sa mère. A l'inverse les filles n'ont pas cette conscience de la sexualité et sont au contraire frustrées. D'une part parce qu'elles naissent castrées, sans phallus, et d'autre part parce qu'elles ne peuvent nourrir l'espoir de posséder leur mère. Dès lors elles ne concentrent pas leur sexualité sur un point précis de leur corps mais sur la totalité de celui-là. Giddens ne dévalorise pas ce type d'analyses, il les relativise. En d'autres termes il accepte que la psychanalyse soit une forme de connaissance de l'humain, mais cette connaissance est déterminée par l'époque à laquelle elle est apparue. Ainsi il retient de ce rapport aux organes génitaux que c'est l'éducation traditionnelle des filles qui tend avant tout à leur faire envier les garçons ? C'est l'existence d'un phallus qui est en question, c'est à dire d'un pouvoir associé à la masculinité, bien plutôt que le pénis, simple organe parmi d'autres, au même titre que le clitoris. L'auteur souligne que Freud découvre la sexualité plastique, mais qu'il développe une théorie du développement sexuel incompatible avec cette découverte, en naturalisant les différences de sexe.

Il existe cependant des travaux de psychanalyse plus compatibles avec l'analyse sociologique. Ainsi Chodorov propose une approche à la fois plus réaliste, et susceptible d'éclairer les transformations de l'intimité. Pour l'enfant, dans nos sociétés contemporaines, c'est avant tout la mère qui apparaît omnipotente. Dès lors l'importance de la figure paternelle provient de la séparation des sphères d'autorité, le père représentant le monde extérieur, l'indépendance. On assiste ici à un retournement, puisque cette fois c'est la masculinité qui constitue un détour. La rançon de la liberté est donc pour l'enfant l'abandon de l'amour de la mère, la rupture du cordon. Dans ces conditions la transition œdipienne apparaît comme la confirmation de cette rupture, la perte de la sécurité au profit de la liberté.

Avec la transformation de l'intimité, c'est-à-dire à mesure que les relations familiales tendent à devenir pures, y compris entre parents et enfants, la transition œdipienne est fondamentalement liée avec la capacité des uns et des autres à communiquer et à partager leurs émotions. Le père est aujourd'hui bien plus « généreux » et ne constitue plus la figure punitive de la première modernité.